

Date de soumission : 28/04/2021 ; Date d'acceptation : 11/06/2021 ; Date de publication : 30/06/2021

LE FRANÇAIS DES CITÉS À TRAVERS LE PRISME DU GENRE

THE LANGUAGE OF CITIES THROUGH THE PRISM OF GENDER

HAKIM Chiraz¹

Université Badji Mokhtar, Annaba/ Algérie
c.hakim@univ-soukahras.dz

TEMIM Dalida

Université Badji Mokhtar, Annaba/ Algérie
dalida_temim@yahoo.fr

Résumé : Le parler des jeunes des cités, en France, a fait l'objet de plusieurs travaux de recherches, spécialement dans le domaine de la sociolinguistique, dévoilant le foisonnement, la richesse, et la diffusion de ce parler devenu le symbole de la culture urbaine. Nous envisageons dans cet article d'analyser les différences de parlers relevées entre les hommes et les femmes dans un même espace, qui est celui de la banlieue. Pour ce faire, nous entreprenons de comparer deux romans issus de la littérature dite « beur », écrits respectivement par un homme et une femme, afin de relever les différentes stratégies mises en place par les deux auteurs sous l'angle de la variation diagénique. Il s'agit des romans *Boumkoeur* de Rachid Djaidani (Djaidani, 1999) et *Du rêve pour les oufs* de Faïza Guène (Guène, 2006).

Mots-clés : Littérature « beur », le français des cités, banlieues, variation diagénique, verlan.

Abstract : The language of young people in the French cities has been the subject of several research works, especially in the field of sociolinguistics, revealing the proliferation, richness, and dissemination of this language which has become the symbol of urban culture. In this article, we plan to analyze the differences in speech observed between men and women in the same space, which is that of the suburbs. To do this, we undertake to compare two novels from the so-called genre 'beur' literature, written by two different authors under the guise of diagenic variation of language in gender studies. We have Rachid Djaidani's *Boumkoeur* (Djaidani, 1999) and Faïza Guène's *Du rêve pour les oufs* (Guène, 2006).

Keywords: literature 'beur', language of cities, suburbs, gender studies, verlan.

* * *

Plusieurs spécialistes ont voulu classer la littérature dite « beur » dans un mouvement littéraire précis sans pour autant arriver à un consensus. Les différentes désignations de « littérature post-coloniale » à « littérature issue de l'immigration maghrébine en France » en passant par « littérature maghrébine francophone », témoignent de la place problématique dans laquelle se trouve la littérature « beur ». Selon Abdallah Mdarhri-Alaoui (Mdarhri-Alaoui, 1996), professeur à l'université de

¹ Hakim Chiraz : c.hakim@univ-soukahras.dz

Rabat, la qualification « beur » (néologisme vernaculaire à partir du mot arabe) - bien que pas totalement satisfaisante (elle a des connotations socio-géo-ethniques et non littéraires) - est préférable à la désignation de « littérature issue de l'immigration », car cette création est, qu'on le veuille ou non, issue de la France ! » (Mdarhri-Alaoui, 1996). Pour lui, on ne peut rallier les auteurs à un courant migratoire car : « La vraie littérature de l'immigration est absente : ceux qui pouvaient en parler étaient pour la plupart analphabètes ; à moins d'élargir l'immigration à tous les intellectuels maghrébins restés en France pour une raison ou une autre. » (Mdarhri-Alaoui, 1996)

Pour ce spécialiste, la littérature « beur » a introduit dans le champ de la littérature francophone une nouvelle dimension à travers des thématiques qui abordent l'identité hybride, les problèmes de marginalisation des descendants de l'immigration maghrébine en France bouleversant ainsi les stéréotypes et les préjugés qui entourent la communauté des jeunes des cités.

Parmi les caractéristiques du roman « beur », nous citons dans cet article, l'écriture spécifique adoptée par ses auteurs, marquée par la présence de la langue des cités. Le parler des jeunes des cités en France ou « français des cités », connaît aujourd'hui une notoriété remarquable auprès des jeunes grâce à sa diffusion dans les domaines artistiques. Ce parler, symbole d'une contre-culture, est un argot sociologique, caractérisé par sa fonction cryptique et identitaire (Goudaillier, 2001). Cette langue des cités non seulement dénote une forme de révolte, de rébellion et de transgression, mais favorise aussi une forme d'identification communautaire.

Le français des cités est décrit par J.P.Goudaillier (Goudaillier, 2001) comme : « un processus de destruction de la langue française » (2001 : 9), par les locuteurs eux-mêmes qui intègrent des mots de leur culture d'origine à partir du français courant et les diverses langues qui existent dans les cités : arabe maghrébin, berbère, langues africaines/asiatiques, langues tziganes, créoles, turc..., afin de marquer leur identité et rejeter ainsi les normes de la société dominante en se démarquant du français standard qui représente la langue des riches et des bourgeois. A ce sujet, J.P.Goudaillier précise que « C'est un moyen pour ceux qui utilisent de telles formes linguistiques de s'approprier ainsi la langue française circulante, qui devient leur langue, celle qu'ils ont transformée, malaxée, façonnée à leur image, digérée pour mieux la posséder, avant même de la dégorger, de l'utiliser après y avoir introduit leurs marques identitaires. » (2001 : 9)

Nous envisageons donc, à travers cet article, d'analyser les variables linguistiques issues des pratiques des jeunes des banlieues sous l'angle de la variable diagenique. Le support romanesque constituera notre terrain d'investigation. Pour ce faire, nous avons sélectionnés deux romans : celui de Rachid Djaïdani, *Boumkoeur* (1999) et de Faïza Guène *Du rêve pour les oufs* (2006)

Il nous a semblé pertinent de privilégier le domaine de la littérature afin d'analyser les pratiques langagières des jeunes des cités car les auteurs jouent de la langue pour produire des effets sur les lecteurs, ils se livrent en toute subtilité aux lecteurs en manipulant la langue pour mieux faire passer leurs messages sans contraintes ni tabous. Par ailleurs, ils offrent en tant que textes littéraires, des représentations des usages de la langue.

Dans les deux romans de Djaïdani et de Guène les auteurs ont choisi d'intégrer la langue des cités dans leur récit. Nous avons observé que Djaïdani utilise de manière plus marquée le parler des cités que Guène qui utilise des formes plus proches du français standard. Nous supposons que cette dimension renvoie chez Djaïdani à une forme d'expression virile,

qui témoigne de la culture urbaine, caractérisée par la domination des hommes. Ce qui nous a menée à remarquer que, dans l'emploi du français des cités, il n'y avait pas seulement un écart vis-à-vis du français standard, mais aussi une variation sociale liée au genre du locuteur.

Les différents emplois du français des cités par les deux auteurs nous ont ainsi conduite à ce questionnement : Pourquoi les femmes banlieusardes utilisent-elles moins le français des cités que les hommes ? Y a-t-il, dans ce contexte de banlieue, une langue d'hommes et une langue de femmes ?

À travers un corpus constitué d'un auteur et d'une autrice nous supposons qu'il existe une variation extralinguistique liée au sexe des locuteurs puisque que les femmes banlieusardes, à ce que l'on constate, n'utilisent pas les mêmes stratégies discursives que les hommes.

En comparant la fréquence de l'emploi du français des cités dans les deux romans, nous supposons qu'elle nous permettra d'analyser deux visions différentes sur un même espace et une même culture, à travers le regard d'un homme mais surtout d'une femme, puisque l'on a si peu parlé des femmes dans le contexte de la banlieue.

Pour ce faire, nous avons adopté une méthodologie mixte alliant une approche quantitative et une approche qualitative. A cet effet, nous avons d'abord repéré les procédés sémantiques et formels utilisés par les jeunes des cités pour enrichir leur répertoire langagier repérés dans les romans sélectionnés, nous nous sommes limités dans cet article au procédé du verlan, bien que figure d'autres procédés productifs tels que précisés par J.P. Goudaillier : « - Pour ce qui est des procédés sémantiques : l'emprunt à diverses langues ou parlers, l'utilisation de mots issus du vieil argot français, la métaphore, la métonymie ; - Pour ceux qui est des procédés formels : la déformation de type verlanesque, la troncation, la troncation avec resuffixation, le redoublement hypocristique » (2001 : 17).

Dans un besoin constant de renouvellement, la langue des cités s'enrichit à travers le recours à plusieurs procédés formels : le plus fréquent est sans doute le procédé de la verlanisation et de la reverlanisation. En effet, le verlan est un procédé qui consiste à inverser les syllabes. Il a été utilisé dans les formations argotiques anciennes et il est toujours en vogue auprès des jeunes qui l'emploient afin de rendre leurs messages incompréhensibles. Z. Messili et H. Aziza, souligne, dans leur article : « Langage et exclusion. La langue des cités en France » (Messili & Ben Aziza, 2004), que : « Le parler des jeunes avec ses diverses codifications, fonctionne comme signe d'appartenance à un groupe en révolte contre l'exclusion. A travers différents jeux de langue complexes (le verlan, la troncation, les métaphores et les métonymies, les emprunts, entre autres, ce langage montre une capacité à servir de langue communautaire hermétique » (Messili & Ben Aziza, 2004)

Il existe trois façons de verlaniser un mot : d'abord par simple inversion comme dans fou qui devient ouf, ensuite par inversion avec rajout d'un autre son : sœur- reus+da-*reusda* et enfin par suppression de la voyelle ou de la syllabe finale d'un mot verlanisé flic- queufli- (le i tombe)-*keuf*. Il existe une autre façon de verlaniser en utilisant les trois règles.

Après la première étape d'identification, nous allons comparer la fréquence d'utilisation du français des cités dans les deux romans et analyser l'enjeu de cet emploi sous l'angle de la variation diagénique.

1. Cadrage théorique

Dans le cadre de cette étude, nous nous intéressons aux phénomènes de variations à l'intérieur même de la communauté des jeunes des cités. Pour ce faire, nous nous focalisons, comme nous l'avons annoncé, sur la variable du sexe, ou variation diagénique (Bulot & Blanchet, 2013). Il s'agit d'une variation externe à la langue qui concerne les différences de parlers relevées entre les hommes et les femmes dans des contextes sociaux similaires.

En sociolinguistique, W.Labov (Labov, Sociolinguistique, 1976) s'est intéressé au domaine du genre. Pour lui, il existe des principes fondamentaux qui régissent la variation entre les hommes et les femmes. Il a montré, à partir de ses enquêtes, que les femmes employaient un taux de variantes prestigieuses supérieurs à celui des hommes. Il a précisé que les femmes se conformaient davantage aux normes sociolinguistiques dans des situations formelles et qu'elles s'y tenaient moins lorsque les situations n'étaient plus formelles (Labov, Principles of linguistics change, 2001).

Le chercheur P.Trudgill (Trudgill, 1974) s'est intéressé, lui aussi, au domaine du genre. En s'inspirant de W.Labov, il a montré qu'il existait une variation entre les hommes et les femmes, celle-ci s'expliquée par les motivations qui poussent les femmes à s'attacher à la langue standard pour montrer qu'elles appartiennent à une certaine classe sociale, contrairement aux hommes qui ne cherchent pas à signaler leur statut social à travers leur langue.

Dans ses études sur la variation de l'anglais dans la ville de Norwich, P.Trudgill, a observé une variante orale relative à la prononciation du suffixe *ing*, dans laquelle le facteur sexe était un indicateur d'analyse. A ce sujet, il a précisé que les hommes utilisaient une forme de prestige implicite, qui se concrétise dans les variantes non-standard, alors que les femmes utiliseraient une forme de prestige explicite : des variantes plus féminines et plus sophistiquées, pour se distinguer des locuteurs masculins.

Dans le cadre de notre recherche, nous avons remarqué, que le français des jeunes des cités est associé, d'une manière générale, aux hommes et à la force virile, à cause de l'utilisation massive du verlan et de l'emploi outrancier des insultes, des jurons, et de mots grossiers. Nous avons noté que les femmes, a contrario, utilisaient moins de formes violentes que les hommes et cherchaient à se détacher de toutes les formes de pouvoir qui les enchaînent.

En effet, les groupes des jeunes de banlieue sont constitués principalement par des hommes, c'est en ce sens que le parler des cités est étiqueté « parler des hommes ». Claudine Moïse l'a soulignée dans son article « Pratiques langagières des banlieues : où sont les femmes ? ». Elle précise à ce sujet : « Quand on regarde les corpus utilisés pour décrire le parler des banlieues, que ce soit d'ailleurs d'un point de vue purement systématique, lexical, prosodique ou morphosyntaxique, ou davantage pragmatique, on se rend compte que les occurrences présentées sont à grande majorité des productions verbales émises par les jeunes garçons, préadolescents. » (Moïse, 2003 : 47)

2. Analyse et interprétation des données

Dans le roman de Djaïdani (Djaïdani, 1999), la parole est exclusivement masculine ; le jeune narrateur, Yaz, raconte ses mésaventures et sa vie en banlieue avec son ami Grézi. Dans le même contexte, mais à travers le regard d'une jeune femme, la narratrice, Ahlème, dans le roman de Guène (Guène, 2006), raconte l'histoire d'une fille de banlieue qui est née en Algérie, mais a grandi en France. Le discours est centré sur ce personnage-narrateur, qui rêve comme son nom (Ahlème) l'indique et comme l'indique le titre du roman (*Du rêve pour les oufs*), d'une vie meilleure. Elle se décrit comme une vraie

beurette, qui habite en banlieue. En assumant son statut de banlieusarde, elle reproduit les clichés liés aux filles des banlieues, mais elle nous montre aussi, dans sa quête identitaire, qu'il n'est pas facile de vivre dans une cité, en étant une femme.

2.1. Le parler des cités symbole de la domination des hommes ?

Dans le roman *Boumkœur*, nous avons remarqué que même si le roman est écrit sur un fond de français standard, le parler des cités envahit le texte. Cette utilisation massive du français des cités dans le récit joue un rôle important dans l'image que l'auteur transmet, peut être à son insu, aux lecteurs, celle, relative à la culture des banlieues, où les hommes sont les maîtres des lieux.

Nous avons relevé, dans le roman de Djaïdani, l'emploi exagéré du procédé du verlan. Ce procédé formel, utilisé par les jeunes des cités dans un besoin constant de renouvellement et de cryptage, symbolise le dynamisme et la vivacité du français des cités. Il s'agit, comme on le sait, d'un procédé qui consiste à inverser les syllabes. Il a été utilisé dans des formations argotiques anciennes, et il est toujours en vogue auprès des jeunes qui l'emploient afin de rendre leurs messages incompréhensibles et de s'opposer aux français standard. Sous les apparences d'un procédé relativement facile, le verlan demande des prouesses de la part de ses créateurs et des personnes qui l'adoptent.

Les mots argotiques n'échappent pas à la verlanisation par les jeunes des cités. « flic », par exemple devient *keuf*, mot masculin qui désigne un policier (« flic » est lui-même emprunté à l'allemand *fliege*, « mouche », d'où « policier », ou « gendarme », quel que soit son grade). On obtient ainsi le verlan du mot : [flik] > [flikØ] > [kØfli] > [koef].

Le mot *meuf*, verlan de « femme » est ainsi transformé par le procédé de verlanisation :

[fam] > [famØ] > [mØfa] > [mœf]

Quand les mots verlanisés passent dans le langage courant, comme pour *keuf* et *meuf*, les jeunes les reverlanisent, dans le but de contrer le français standard. C'est ainsi que *meuf* devient *feum*.

Dans le roman *Boumkœur*, nous avons constaté que le narrateur ne traduit pas les mots verlanisés qui sont passés dans la langue courante, à l'exemple de *keuf* et *meuf*. Cet usage, nous semble, vise à transporter le lecteur dans l'univers des cités. Ainsi qu'on peut le voir dans ces extraits du roman *Boumkœur* (Djaïdani, 1999) :

(1) : « Ils m'ont balancé, les **flics** savent que c'est moi » (p. 68)

(2) : « Pour lui, la transpiration paye le travail des objets, tout cela aux **keufs** je l'expliquais » (p. 14)

(3) : « Je n'étais plus le chef de ma chair, sa **meuf** et lui paniquaient, pleuraient en face de moi » (p. 49)

(4) : « Grézi est un mec étrange, par instants il se comporte comme si j'étais sa **meuf** » (p. 70)

(5) : « la seule chose qu'il me faudrait pour bien digérer ma douche ce serait une femme, une vraie, pas une **meuf** comme il y en a plein la cité » (p. 149)

En revanche, l'auteur, à travers le narrateur Yaz, paraphrase des passages entiers pour le lecteur quand il s'agit de passages codés et difficile à comprendre, c'est ainsi qu'il reformule les phrases codées pour les lecteurs dans ces passages :

(6) : « - les policiers ont interpellé mon père pour le ramener au poste, pour une garde à vue. On m'a dénoncé, ça devient dangereux, la police va me mettre la main dessus.

Phrases non décodées : les keufs, ils ont pécho mon reupe pour le menra au stepo, en garde à uv. On m'a lanceba, c'est trop auch, les steurs vont m'serrer. » (p. 69)

En plus de l'utilisation massive du procédé du verlan comme signe distinctif viril, les jeunes des cités, spécialement les hommes, occupent tous les espaces de la cité, les halls, les immeubles, les terrains de jeux. Nous le constatons à travers l'intrigue du roman, où seuls les personnages masculins occupent les devants de la scène, même si le narrateur raconte des tendres moments passés avec sa mère, sa sœur et avec son premier amour, ces dernières, occupent toujours l'arrière-plan des scènes et n'ont pas de place parmi les hommes. Quand il les décrit, c'est toujours à travers des désignations péjoratives telles que « syster fugueuse » et « ma sœur jument en rut », ce qui renseigne sur la discrimination dont sont victimes les femmes issues de l'immigration et sur les représentations et les stéréotypes qui les entourent.

On peut d'ailleurs remarquer qu'une grande partie des mots grossiers, vulgaires et d'insultes, utilisés par l'auteur, et sont composés essentiellement à partir de mots et d'expressions renvoyant aux femmes. Les gros mots, jurons et insultes ont des connotations principalement sexuelles et s'associent au langage à la fois quotidien et ludique des jeunes des cités, mais il s'agit surtout d'exprimer une violence verbale typiquement machiste.

Cette forme de violence dans le langage exprime un mal-être social et individuel que vivent les jeunes des cités. En transgressant les normes sociolinguistiques et en adoptant des formes qui choquent en se comportant comme des *badboys*, ces jeunes sont en réalité dans une situation de crise identitaire et sociale. Dans son article, sur les « Gros mots et insultes des adolescents » (Moïse, 2011), Claudine Moïse explique que : « Tout est sans doute une question de degré. Ceux qui sont considérés comme les plus irrespectueux sont ceux qui demandent le plus de respect. Pour le dire autrement, l'irrespect serait alors une demande forte de respect, c'est-à-dire une demande de reconnaissance et de sécurisation quand l'estime de soi vacille. » (2011)

Elle précise qu'à travers cet usage vulgaire de la langue, trois domaines sémantiques sont mis en avant : le sacré, à travers la religion, les excréments (la scatologie) et la sexualité. Dans les romans sélectionnés, beaucoup de mots vulgaires et grossiers liés au sexe sont employés par les protagonistes. Ces mots peuvent choquer et agresser le lecteur, mais ils témoignent de cette image que les auteurs veulent faire passer, ils bousculent les règles pour attirer l'attention.

Nous avons relevé, dans le roman de Djaïdani, des insultes, gros mots et jurons constitués de mots dépréciatifs à l'adresse des femmes, comme dans ces extraits du roman de Djaïdani (Djaïdani, 1999):

(7) : « **Cette pouffiasse**, elle [la télévision] ne veut pas fonctionner, c'est pas cool » (p. 26),

(8): « T'es bizarre, toi, pourquoi tu pleures comme une **gonzesse** ? » (p. 38),

(9): « J'avais juré ma mère la reine **des putes**, tu vois ce que je veux dire » (p. 47)

(10):« **Putain de ta mère** de bandage de mes couilles » (p. 43)

(11) : « Les connasses, derrière **cette putain** de vitre qui les maintient de loin de nos réalités » (p. 52)

(12) : « **Putain**, le fumier ! Il est fou, le type, carrément » (p. 90)

Dans le roman de Djaïdani, la langue des cités plonge le lecteur dans une atmosphère sombre et froide ; le récit se rapproche plus du réel.

2.2. Faïza Guène, porte-parole des filles des banlieues ?

Contrairement à Djaïdani, Guène dans son roman *Du rêve pour les oufs* ne se rebelle pas à travers la langue ; au contraire, elle s'accroche aux normes pour mieux s'intégrer et réussir socialement. C'est à cette fin que la langue utilisée dans le roman de Guène se rapproche plus du français standard. L'autrice y ajoute des traductions en bas de page quand elle utilise des mots en verlan ou lorsqu'elle utilise des mots argotiques, ainsi elle montre au lecteur qu'elle ne veut pas s'isoler derrière une langue autre que celle de la majorité. Nous avons remarqué que la fréquence de l'utilisation des mots argotiques ou en verlan est de moindre mesure par rapport au roman de Djaïdani, en plus les mots relevant du français des cités choisis par l'autrice sont déjà passés dans la langue courante et ne constituent pas une entrave à la compréhension pour les lecteurs.

Nous avons relevé l'utilisation fréquente du mot *ouf*, verlan monosyllabique de *fou*. Nous avons remarqué que, même si ce mot est très répandu dans le français courant, l'auteur, dès la première utilisation, a mis une note de bas de page pour le traduire. Comme dans ces extraits (Guène, 2006):

(1) : « Le froid **ouf** de France me paralyse » (p. 7) ; « Je me dis que si un jour je deviens **ouf** comme mon père » (p. 41); « Mais j'espère que tu te rends compte que c'est un truc d'ouf » (p. 63) ; « on dirait qu'il veut me rendre **ouf** » (p. 151) ; « Tu vas voir, c'est un truc d'ouf » (p. 156).

Nous avons relevé d'autres mots en verlan, traduits par l'auteur. Le mot *chelou* pourtant d'un usage courant lui aussi, est traduit, en bas de page, par « louche » :

(2): « Elle était avec un type **chelou** » (p. 16) ; « ... je lui rends grâce d'avoir eu affaire à Didier plutôt qu'à l'autre **chelou** » (p. 124).

Le mot *relou* verlan dissyllabique de « lourd », est traduit en bas de page, (le mot est passé du français standard *lourd d'esprit* à la verlanisation *relou* qui a la même signification) :

(3) : « Juste ce qui était un peu **relou**, c'est la télé, y a qu'une seule chaîne » (p. 15), « Je ne comprends même pas pourquoi tu joues la **relou**, eux ils rendent des comptes à personne... » (p. 101).

Le mot *scrédeest* traduit par « discret », le mot *zinecou* est traduit par « cousine », le mot *cheum* est traduit par « moche » :

(4) : « ... le moustachu lui parle dans l'oreille- à ce que je vois, ils veulent la jouer **scréde** » (p. 158); « Ah ! ouais... Donc en vérité la **zinecou**, elle connaît, elle flaire » (p. 168) ; « Nous sortons du véhicule et, tandis que Foued et le **zinc** Youssef sortent les valises du coffre... » (p. 162) ; « **C'estcheum....** D'accord. Excuse » (p. 124)

Nous avons remarqué que Guène, utilisent d'autres procédés pour faire de l'effet aux lecteurs et ainsi les sensibiliser aux conditions des femmes des banlieues. Nous signalons à cet effet que les femmes habitant les banlieues, en France, subissent une double exclusion, qui se manifeste d'abord par leur statut de filles de banlieues, (elles se retrouvent recluses entre les murs des cités) et d'autre part, par le fait qu'elles sont prisonnières des cultures ancestrales qui les privent d'émancipation et de liberté. Prisonnières à la fois des traditions ancestrales véhiculées à travers l'éducation de leurs parents, et des valeurs et des traditions du pays où elles sont nées, les femmes des banlieues ont choisi de s'émanciper en brisant les clichés et les préjugés qui les encerclent. Leur objectif est double : se libérer de la condition féminine imposée par l'héritage traditionnel des parents et réussir socialement dans un milieu dominé par la

discrimination en matière d'ascension sociale. C'est ainsi qu'une partie de ces femmes ont voulu faire entendre leurs voix à travers l'écriture.

Pour dénoncer le double malaise social que les femmes des banlieues subissent, l'auteur fait recours à l'ironie et à l'autodérision. L'ironie est une figure de style qui consiste à affirmer le contraire de ce que l'on veut dire dans le but de faire passer un message, de dénoncer, de critiquer, de se moquer de la situation.

(5) : « Mon RER asthmatique me crache dans ma zone » (p. 17).

En plus des procédés stylistiques, Faïza Guène, à travers l'image du personnage Ahlème, déstabilise les représentations des lecteurs sur les filles des cités. Ahlème partage avec les lecteurs les sentiments, les peines, les angoisses, les délires des filles des cités qui vient dans un univers dominé par les hommes. Comme le témoigne ces extraits :

(7) : « j'étais un vrai petit mec, Tantie a en horreur tous mes sweats larges, baggies et autres joggings » (p. 47) ; « Dans la cité, je jouais au ballon avec les bonshommes et comme eux, je tirais les cheveux des filles et leur piquais leur corde à sauter pour les fouetter avec. Je suis passée sans escale d'un univers exclusivement féminin au monde des hommes » (p. 48)

Dans ce roman, Ahlème nous dévoile le statut des femmes dans les quartiers difficiles qui les oblige à laisser de côté leur féminité, considérée comme un tabou, pour endosser le rôle d'un garçon manqué, pour se faire respecter dans la cité. Dans cette jungle urbaine, les femmes doivent apprendre à se défendre. Ahlème nous raconte, alors, le processus de métamorphose de sa personnalité depuis son arrivée en France :

(8) : « Quand je suis arrivée sur cette terre de froid et de mépris, j'étais une fille enthousiaste et polie, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je suis devenue une vraie teigne. » (p. 51).

Pour ne pas se faire écraser par les hommes du quartier, elle devait être agressive, et abandonner sa féminité :

(9) « [...], une intello de la classe que je rackettais et que je menaçais pour qu'elle fasse mes devoirs à ma place. » (p. 49); « Je passais mon temps dehors à me bagarrer comme une chiffonnière. » (p. 49) ; « si elle continue à nous emmerder, je vais descendre et lui casser le corps en deux. » (p. 56)

Pour survivre dans cet univers typiquement viril, les femmes banlieusardes utilisent les insultes et les injures mais semblent le faire de manière moins agressive, et surtout avec des mots moins grossiers. Nous avons remarqué l'emploi des mêmes insultes sexistes :

(10) : « [...] qui rembourre ses soutien-gorge et qui traite sa mère de **connasse** » (p. 58) ; « T'es gentil, mon coco, mais tu peux toujours dire ça à cette **connasse** des Assedic... » (p. 130), « ...cette **pétasse** de madame Rozet, la prof de sport » (p. 61), « ...tes petites **poufiasses** » (p. 114).

Nous avons remarqué, l'utilisation du mot *catin*, celui-ci nous renseigne sur les modes de création du langage des jeunes, qui puise dans le français ancien pour s'enrichir :

(11) : « j'ai donc très mal supporté le mépris que cette vieille **catin** du guichet m'envoyait à la figure » (p. 53), « Il s'est levé, s'est mis à l'insulter de tous les noms, et notamment de **catin** » (p. 148),

Même l'enseignant de français s'est étonné de l'emploi de ce mot du vieux français par une jeune banlieusarde, comme elle le précise dans ce passage : « Il trouvait cela très ironique qu'il emploie un terme de vieux français du 16^{ème} siècle alors qu'il n'est pas fichu d'écrire une ligne sans fautes d'orthographe » (p. 148)

À travers le pronom « nous », la narratrice elle montre son attachement aux membres de son groupe :

(12) : « je pense qu'elle continue à y croire un peu et que nous y avons tous cru un jour » (p. 26) ; « les événements qu'il y a eu par chez nous. » (p. 31).

Mais, contrairement aux hommes des cités, les femmes semblent vouloir s'attacher aux normes sociales et linguistiques pour accéder à un certain rang social représenté par la société dominante. Ce qui se reflète à travers les aspirations d'Ahlème, la narratrice du roman, qui veut se transformer en une meilleure personne. Alors elle s'est inventé un personnage qui correspond à ces ambitions et qu'elle enfile à chaque fois qu'elle part écrire au café des Histoires. Elle s'y présente sous un faux nom, Stéphanie Jacquet, cette femme qui vit en osmose avec son identité, sa vie sociale et sa vie professionnelle. Prise à son propre jeu, la narratrice se passionne pour l'écriture, qui est devenue une échappatoire pour elle et le seul moyen de s'en sortir et de connaître un peu le bonheur. Comme le montre ces extraits :

(13) : « Alors je me suis inventée toute une vie, je me suis imaginée quelqu'un d'important, pour voir ce que ça faisait dans les yeux d'une personne que je ne connaissais pas. » (p.97) ; « je l'écoute avec attention et j'attends qu'il fasse la sieste pour fuir au café des Histoires noter tous ses petits récits. » (p. 135)

À travers cette analyse, nous avons remarqué que l'autrice Faiza Guène même si elle utilise le français des cités comme marqueur identitaire semble s'attacher beaucoup plus aux normes standards que Rachid Djaïdani.

Conclusion

Le parler des jeunes ou français des cités, né dans les entrailles des banlieues pour marquer une identité hybride caractérisée par une contre-culture qui se manifeste à travers la transgression des codes sociolinguistiques de la société dominante, a fait l'objet de diverses recherches dans des domaines différents.

Dans le cadre de cet article, nous avons étudié la langue des cités à travers la question du genre, dans le champ de la sociolinguistique. Nous avons ainsi relevé les différents emplois par les auteurs, de cette variété, ainsi que leurs intentions quant à son utilisation, en mettant en regard la langue des hommes et celle des femmes dans le contexte de la banlieue à travers littérature beur. Ce faisant, nous avons pu mettre en lumière les différences de pratiques langagières entre l'auteur Djaïdani dans *Boumkoeur* (Djaïdani, 1999) et Faiza Guène dans *Du rêve pour les oufs* (Guène, 2006), qui nous ont permis de tirer des conclusions sur l'intérêt des études variationnistes à partir du facteur du genre.

L'analyse nous a démontré que Faiza Guène s'attache beaucoup plus aux formes standards que Rachid Djaïdani qui transgresse la langue et la charge d'agressivité pour alerter sur le malaise social et identitaire des jeunes des banlieues.

Notre analyse se veut un point de départ pour une réflexion sur les études du genre qui nécessiteront une démarche multidisciplinaire, nous retenons par exemple l'approche pragmatique dans laquelle la langue est envisagée comme une force d'action qui agit sur l'autre.

Références bibliographiques

- BULOT, T., & BLANCHET, P. 2013. *Une introduction à la sociolinguistique (Pour l'étude des dynamiques de la langue française dans le monde)*. Paris: Des archives contemporaines.
- DJAÏDANI, R. 1999. *Boumkæur*. Paris: Seuil.
- GOUDAILLIER, J.-P. 2001. *Comment tu tachatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris: Maisonneuve et Larose.
- GUENE, F. 2006. *Du rêve pour les oufs*. Alger: Sédia.
- LABOV, W. 2001. *Principles of linguistics change* (Vol. 2). Oxford: Blackwell.
- LABOV, W. 1976. *Sociolinguistique*. Paris : Minuit.
- MDARHRI-ALAOUI, A. 1996. Place de la littérature "beur" dans la production franco-maghrébine. *Etudes littéraires maghrébines* (7).
- MESSILI, Z., & BEN AZIZA, H. 2004. Langage et exclusion. La langue des cités en France. *Cahier de la Méditerranée* (69), pp. 23-32.
- MOÏSE, C. 2011. Gros mots et insultes des adolescents. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 1 (83-84), pp. 29-36.
- MOÏSE, C. 2003. Pratiques langagières des banlieues: où sont les femmes? 51 (1), pp. 47-54.
- TRUDGILL, P. 1974. *The social differentiation of english in Norwich*. England: Cambridge University Press.